ESSAI

N° 111.

SUR

LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE SAINT-PÉTERSBOURG,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 juin 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR E.-FRÉDÉRIC DUBOIS, d'Amiens.

Ἔνεισι δὲ καὶ ἐν τῇ Εὐρώπῃ φύλα διάφορα ἕτερα ἑτέροις, καὶ τὰ μεγέθεα, καὶ τὰς μορφὰς, καὶ τὰς ἀνδρείας.

HIPP, *de Aere*, 119.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER,
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Suppléant.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* CHOMEL, *Examinateur.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocq	Kergaradec, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe, *Examinateur.*
Cloquet (Hippolyte.)	Parent du Chatelet, *Suppléant.*
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE CHEVALIER

DE LIBESSART,

Consul de France; Membre de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Sainte-Anne de Russie. (Deuxième classe.)

Comme un faible témoignage de mon attachement respectueux.

A MONSIEUR THÉODORE DUBOIS,

ET

A MONSIEUR LOUIS SIMON,

MES ONCLES ET MES AMIS.

Tribut de l'amitié reconnaissante.

E.-F. DUBOIS.

AVANT-PROPOS.

Après plusieurs années de séjour en Russie, je ne viens point critiquer les lois et les coutumes d'un peuple qui, en général, aime les étrangers, et qui tient encore à honneur d'exercer l'antique hospitalité. C'est sous le point de vue physiologique, si bien développé par M. le professeur *Andral*, que j'ai considéré les lieux et les hommes; laissant aux gens du monde l'intérêt des doctrines et des opinions, j'ai cherché à en esquisser simplement l'histoire naturelle. Pour le médecin philosophe, il n'y a qu'un peuple, c'est le genre humain; il en étudie les variétés physiques et morales, afin de ne pas hésiter, selon l'expression d'*Hippo-*

crate, dans le traitement des maladies : Ὥστε μὴ ἀπορεῖσθαι ἐν τῇ θεραπείῃ τῶν νούσων.... Mes considérations sont relatives, 1°. aux lieux, 2.° aux dispositions physiques des hommes, 3°. aux dispositions morales, 4°. aux maladies. Telle est aussi la division de mes chapitres.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations physiques.

Si les récits des voyageurs qui ont parcouru le sol classique de la Grèce et de Rome, de l'Asie mineure et de l'Égypte, nous intéressent vivement, parce que ces hommes éclairés ont retrouvé partout de grands souvenirs, et ont su interroger la poussière des monumens; il n'est pas moins digne de l'intérêt général, et il est plus honorable pour l'espèce humaine d'exposer l'état florissant d'une contrée à peine sortie pour la première fois de la nuit des temps, et de voir une ville magnifique au fond du golfe de Finlande, élevée tout à coup au premier rang de la civilisation. L'histoire nous montre dans presque tous les autres lieux de l'Europe une foule de villes jadis florissantes,

dont *Cicéron* lui-même n'a vu que les cadavres, selon son expression, et dont nous conservons à peine le souvenir : ici nous verrons précisément le contraire. Au rapport de toute l'antiquité, le nord de la Russie était inhabitable, la partie méridionale était même peu connue; *Hippocrate* la place sous l'Ourse et vers les monts Riphées, d'où souffle le vent du nord. Le soleil, dit-il, est proche d'eux seulement au solstice d'été, mais il n'échauffe ces lieux que peu de temps. Les vents qui soufflent des pays chauds n'y parviennent pas, si ce n'est rarement et avec peu de force. (Hipp. *De Aere.* 95.)

Ces observations, quoique faites à une époque beaucoup plus reculée que celle de *Tacite*, sont plus simples, plus vraies et plus philosophiques que le rapport de cet historien. Celui-ci, après avoir parlé des derniers peuples de la Germanie, arrive aux extrémités du monde alors connu, et s'exprime ainsi : *Trans suionas, aliud mare pigrum, ac prope immotum, quo cingi cludique terrarum orbem hinc fides, quod extremus cadentis jam solis fulgor in ortus edurat, adeò clarus ut sidera hebetet, sonum insuper emergentis audiri, formasque deorum, et radios capitis aspici, persuasio adjicit. Illuc usque (et fama vera) tantum natura.* On reconnaît ici le vrai et le faux, mélange qui ne remplit que trop souvent les pages des anciens lorsqu'ils parlent de ces contrées.

On voit cependant, d'après ce récit, que leurs vaisseaux avaient vu les mers du nord, car il est bien vrai que pendant l'été, et c'est alors seulement que ces mers sont navigables; il est bien vrai que le soleil, presque toujours sur l'horizon, ne permet aux étoiles que de briller faiblement, et que la mer semble borner entièrement les terres de ce côté.

Quelque présomptueux que soit l'homme, dit *Robertson*, il ne pourrait marquer trop de vanité, ni trop s'applaudir lui-même, s'il pouvait comparer l'aspect de la nature inculte et l'état de la terre depuis qu'il a réagi sur elle et que ses mains l'ont embellie. Cette vérité est encore plus évidente dans le nord de l'Europe que dans le Nouveau-Monde. Voyez seulement l'état de la Germanie au temps de

Tacite : *Quis porrò*, s'écrie cet historien, *præter periculum horridi et ignoti maris, Asiâ, aut Africâ, aut Italiâ relictâ, Germaniam peteret? Informem terris, asperam cœlo, tristem cultu aspectuque, nisi si patria sit.* Aujourd'hui que l'industrie des hommes à changé ces marais en plaines fécondes, et que la barbarie s'est étendue sur l'Asie et sur l'Afrique, ne serait-on pas plutôt tenté de s'écrier : qui voudrait quitter les vallées fertiles de la Saxe, ou les bords délicieux de l'Elbe pour les rivages de l'Afrique? *Nisi si patria sit!*

Actuellement c'est au nord-est de l'Europe que nous trouvons le plus vaste empire qui ait jamais existé; il comprend environ la septième partie de la surface des terres du globe; on peut, sous le soixantième degré de latitude, parcourir la demi-circonférence de la terre sans quitter un seul instant la domination de l'empire de Russie, et quand le soleil marque en Livonie la moitié du jour, un autre jour commence déjà aux îles aux Renards. Voltaire dit à tort qu'il n'existe pas de montagnes en Russie, et que de Saint-Pétersbourg à Pékin on n'en trouverait pas une seule. Les monts Ourals forment une chaîne immense, une ceinture de montagnes, comme le disent les Russes (Kamennoï poias), qui s'étend, après s'être divisée, depuis la mer glaciale jusqu'à la mer Caspienne. De cette chaîne principale naissent des branches considérables, et du sommet de celles-ci partent les fleuves nombreux qui arrosent la Sibérie. *Hippocrate* donne à ces montagnes le nom de *Riphées*. Des fleuves considérables coulent en Russie, ce sont les plus grands de notre continent.

Je ne parlerai que de la mer Baltique, parce qu'elle est voisine de Saint-Pétersbourg. C'était au neuvième siècle la mer des Varaigues, ces guerriers scandinaves s'en étaient rendus maîtres. Elle est peu salée, mais sa salure augmente à mesure qu'on s'éloigne du nord et qu'on s'approche de l'Océan. Son niveau baisse insensiblement, comme celui de la Méditerranée. Les Suédois prétendent même avoir observé une diminution de quarante-cinq pouces en un siècle, on doit l'attribuer aux immenses dépôts d'alluvion entraînés par le courant des grands fleuves qui se jettent dans cette mer, et non à la rupture du

Bosphore, comme le pensent quelques physiciens. Les vagues y sont moins longues que dans l'Océan, mais elles sont brisées, en grand nombre, et fatiguent beaucoup les bâtimens, comme je l'ai observé pendant une pénible navigation.

L'Ingrie se trouve sur la lisière qui sépare un vaste terrain calcaire presque horizontal des terrains primitifs de la Finlande. Le plateau calcaire est terminé à l'est par les lacs Ladoga et Onéga, au nord par la Néva et le golfe de Finlande, à l'ouest par la Baltique ; il s'étend fort loin au midi. Les terrains primitifs de la Finlande commencent à une centaine de verstes au nord de Saint-Pétersbourg; ils se prolongent à l'est aux Ourals, à l'ouest aux terrains primitifs de la Suède, et on les suit au nord jusqu'à la mer Glaciale. Le terrain qui sépare le plateau calcaire des couches de granit est un terrain d'alluvion occupé par le lac Ladoga, la vallée de la Néva, Saint-Pétersbourg et le golfe de Finlande. MM. Lamé et Clapeyron, colonels au corps du génie en Russie, pensent que la partie du terrain calcaire qui borde au sud le golfe de Finlande, la vallée de la Néva et le lac Ladoga, quoique parfaitement horizontale, est d'une fort ancienne formation, et ils la considèrent comme de transition : au sud, il est recouvert par des couches plus récentes.

Les marais sont, comme personne ne l'ignore, assez considérables dans les environs de Saint-Pétersbourg ; ils résultent en général de l'accumulation des eaux sur le terrain horizontal de glaise qui couvre le plateau calcaire. C'est dans cette contrée que s'élève à présent la résidence des souverains ; son gouvernement est borné au nord par celui de Vibourg, à l'est et au sud par celui de Nowgorod, et à l'ouest par l'Esthonie. Ce gouvernement a 849 milles carrés ; sa population totale est de 655,700, il a par conséquent 772 habitans par mille. Saint-Pétersbourg est situé sous le 59° 57′ de latitude, et sous le 47° 49′ ½ de longitude, près de l'embouchure de la Néva.

La grande Néva, la petite Néva, la Nevka, la Fontanka et les canaux divisent la ville en plusieurs îles et quartiers ; elle a près de cinq lieues de circonférence. La construction des édifices y est en

général plus conforme aux lois de l'hygiène qu'à Paris; on n'y voit pas, comme dans cette dernière ville, d'avides spéculateurs, s'inquiétant fort peu de la santé publique, élever étage sur étage, diviser ces mêmes étages en une infinité de petites pièces; acheter à grands frais les anciens jardins publics pour y entasser encore de nouvelles maisons; et enfin, par tous les moyens industriels possibles, ne laisser à la masse des habitans qui encombre ces demeures qu'une somme d'air à peine suffisante aux besoins de l'existence. Les rues y sont plus larges que dans aucune autre ville d'Europe, les appartemens spacieux, et une douce chaleur également entretenue dans toutes les pièces offre encore l'avantage d'y établir, par une communication libre, une atmosphère commune. C'est au milieu de cette ville que la magnifique Néva roule ses ondes pures presqu'au niveau du sol, des blocs énormes de granit lui tracent un cours régulier, et forment ces beaux quais qui, bien qu'un peu tristes, excitent l'admiration de tous les étrangers.

Il est pénible de penser que ce même fleuve devienne la source de grandes calamités pour une partie de la ville, comme j'en ai été témoin en 1824. Trois ou quatre fois par siècle, les eaux du golfe de Finlande, refoulées par une succession de vents particuliers, inondent la majeure partie de la ville, la violence des flots était telle qu'ils arrachaient les parapets de granit. Les alarmes se renouvellent presque tous les ans, et le canon de la forteresse annonce aux habitans que le niveau s'élève au-dessus des bornes ordinaires. Cet accident, comme on le pense bien, a excité vivement l'attention du gouvernement; il demanda aux corps savans quels seraient les moyens les plus efficaces pour le prévenir. On en proposa plusieurs; les uns, pour arrêter le reflux des eaux du golfe, voulaient qu'on élevât des travaux immenses à Cronstadt; les autres, en avant de la ville; quelques-uns même proposaient d'élever les quais à la hauteur d'un rempart : aucune de ces propositions n'a paru devoir être acceptée.

Deux fois par an la communication cesse momentanément entre

les diverses parties de la ville, au commencement et à la fin de l'hiver, c'est-à-dire lorsque la Néva commence à charier des glaçons ; et lors de sa débâcle, on est obligé de rompre les ponts de bateaux. La débâcle offre plusieurs choses à considérer pour le médecin. Elle a lieu le plus ordinairement par un beau jour, et elle offre un spectacle qui attire beaucoup de monde. La plupart de ceux qui ont l'imprudence de se couvrir trop légèrement y contractent des affections plus ou moins graves. Cette remarque a été faite même par les gens du peuple, et ils attribuent cet effet aux exhalaisons qui s'élèvent du sein de la Néva, lorsque sa glace vient de se briser. Il est plus simple et plus médical d'en chercher la cause dans l'action du froid sur l'économie par le fait de la négligence.

Les étrangers sont ordinairement fort étonnés de voir après huit ou dix jours la Néva entraîner encore une nouvelle débâcle, ce sont les énormes glaçons du lac Ladoga, dont la rupture se fait à cette époque. Dès qu'elle a eu lieu, la belle saison ne tarde pas à arriver, quinze jours de transition, de printemps si l'on veut, suffisent. La saison chaude n'a pas autant de charmes que l'hiver peut-être, le soleil est par fois brûlant vers le milieu du jour; mais les soirées d'été à Saint-Pétersbourg ont une douceur, un calme inconnus partout ailleurs; la nature entière semble plongée dans un recueillement profond, on n'y sent pas le plus léger souffle de vent, et cependant une douce fraîcheur répand partout ses bienfaits. On peut d'autant mieux jouir de ces belles soirées qu'elles se prolongent alors jusqu'au milieu des nuits avec une clarté qui seule rappelle à l'esprit le voisinage du pôle. Lorsque l'hiver n'est pas assez rigoureux, c'est une calamité pour la Russie, les nombreux traîneaux qui, de toute part, viennent alimenter Saint-Pétersbourg, sont arrêtés faute de traînage. Les maladies sont plus fréquentes, parce que le froid humide tend à remplacer le froid sec qui donne au nord en hiver sa grande salubrité. Dans le cas contraire, toutes les parties de la ville sont saines, sans en excepter les îles, qui pendant l'été sont en proie à une humidité dangereuse pour beaucoup de personnes, malgré la belle ver-

dure et les habitations somptueuses qu'on y remarque. Si la limpidité des eaux de la Néva est extraordinaire, leur pureté ne l'est pas moins, elles donnent à peine à l'analyse des traces d'hydrochlorates et de sulfates. La température moyenne varie moins à Saint-Pétersbourg qu'à Moscow, sans doute parce que cette dernière ville est plus à l'est. A Moscou la température moyenne de l'hiver est de 11—0, celle de l'été de 19 + 0 ; ainsi la différence est de 30, tandis qu'à Saint-Pétersbourg elle est seulement de 27, selon la remarque de M. le professeur *Andral*.

Le règne végétal n'est pas aussi borné dans le nord de la Russie qu'on le croit généralement. Dans les contrées voisines du cercle polaire arctique, on récolte même d'abondantes moissons d'avoine ; au delà du 60e degré, la nature est encore prodigue ; ses productions sont supérieures aux besoins des habitans. Descendez jusque dans le gouvernement d'Arkhangel, vous trouverez au 62° de vastes pâturages qui nourrissent des troupeaux de bœufs de race hollandaise, plus beaux que ceux de l'Ukraine et plus délicats que les nôtres. Les récoltes de grains sont immenses en Russie; le sol produit toutes les espèces de gruaux, ressource précieuse pour les dernières classes. Le superflu est livré aux brasseries, aux fabriques d'eaux-de-vie, ou enfin cédé aux peuples voisins.

CHAPITRE II.

Considérations physiologiques.

La population de l'empire de Russie est composée d'hommes appartenant à trois races bien distinctes, aux races caucasique, mongole et hyperboréenne. Si nous comprenons même la partie septentrionale du Nouveau-Monde, qui appartient à la Russie, nous y trouverons des hommes d'une quatrième race, de l'américaine. Comme le remarque fort bien M. le professeur *Duméril*, il n'est pas facile de déterminer si le genre de l'homme doit être rapporté à une seule race,

ou si les principales variétés doivent être divisées comme autant d'espèces. (Élém. des sciences.) Quoi qu'il en soit, le climat n'est qu'une des causes qui paraissent avoir une grande influence sur les variétés de l'homme, mille autres causes peuvent le modifier, il se modifie lui-même. Le végétal, attaché au sol qui l'a vu naître, reçoit de son sein toutes ses modifications; ici il étend profondément ses racines, il élève constamment de vigoureux rameaux dans les airs; là il est toujours rabougri et à peine reconnaissable. Il n'en est pas ainsi de l'homme, en avançant dans la route de la civilisation, si la nature a agit sur lui, il réagit puissamment sur elle; il donne une autre manière d'être à sa propre existence, il se rend moins dépendant du milieu dans lequel il vit. Mais si les causes essentielles de la variété des races sont encore inconnues, celles des nuances qu'on remarque dans chaque race doivent être attribuées à la diversité des climats, puisqu'elles sont dans un rapport remarquable avec les lieux. L'Arabe du désert, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant et presque perpendiculaire, vivant au milieu d'une atmosphère embrasée et de flots de lumière réfléchis par une mer de sable, a les yeux petits, très-voûtés, et protégés par des sourcils épais, noirs, propres à absorber les rayons lumineux. Les habitans des pâturages et des marais ont un système lymphatique très-développé, les yeux grands, à fleur de tête et les cheveux blonds. L'homme, par le fait de la civilisation, peut exister sous toutes les latitudes; cependant il est des variétés dans les races qui jusqu'à présent paraissent avoir un climat propre à leur constitution physique. L'habitant même des zones tempérées ne brave pas toujours impunément l'influence des régions polaires et les feux des tropiques; le principe vital est toujours plus ou moins altéré en lui, et sa carrière est souvent abrégée. Ces effets sont encore plus marqués chez les naturels des zones extrêmes. Le Samoïède ne peut vivre trop éloigné du pôle. Les animaux, inférieurs à l'homme, n'éprouvent aussi que des variétés sous l'influence des climats; la couleur, la longueur et l'épaisseur de leurs poils, offrent des différences, mais leur charpente osseuse et leur conformation

générale sont invariables. M. *Cuvier* a comparé les crânes des renards du nord et des renards d'Égypte avec ceux des renards de France, et il n'a trouvé que des différences individuelles. Quoique le loup, dit ce savant naturaliste, habite depuis la zone torride jusqu'à la zone glaciale, à peine offre-t-il, dans cet immense intervalle, un peu plus ou moins de beauté dans sa fourrure. Le climat pourrait-il avoir plus d'influence sur l'espèce humaine? Il peut bien modifier la couleur de la peau, altérer même à la longue son tissu; faire prédominer certains appareils d'organes en activant leurs fonctions, prolonger ou abréger la durée de la vie; mais s'en suit-il pour cela que les différentes races doivent être considérées comme des dépravations du type humain, unique dans son origine? Le climat donnerait-il une autre forme à la charpente osseuse? pourrait-il rendre l'angle facial plus ou moins aigu? changerait-il la disposition des orbites? Ce sont des questions sur lesquelles je ne puis élever que des doutes. Toutefois, et comme on le dit en physiologie, sous un rapport, l'homme peut être classé en un seul genre, c'est que tous les individus peuvent, par leur union, produire d'autres individus également féconds.

Je reviens à la population russe, elle est formée de nombreux rameaux ou divisions secondaires des races dont j'ai parlé. Je vais en exposer rapidement l'état actuel.

La race caucasique ou arabe-européenne, remarquable par l'ovale de la tête, les belles proportions du corps, l'ouverture de l'angle facial, etc., a fourni, 1°. dans le rameau syrien, la division des Juifs. On ne trouve point ceux-ci dans la Russie proprement dite, mais dans les gouvernemens polonais réunis à l'empire, ils y sont au nombre de 500,000. 2°. Le rameau germain, qui constitue principalement les colonies d'étrangers venus d'Europe; on en compte 300,000. 3°. Le rameau slave, qui forme la majeure partie de la population, celle qui, après avoir subjugué les autres, les a rangés sous sa domination; on en élève le nombre à 30,000,000. 4°. Le rameau tatare,

division nombreuse et qui ne va pas à moins de 1,750,000. 5°. Le rameau finnois, rameau égaré dans l'origine, selon quelques auteurs, mais qui paraît occuper la Russie depuis un temps immémorial. LesGermains nommaient ce peuple *Fennes*, et *Tacite* le désigne sous le nom de *Fenni* (*de mor. Germ.*). Cette nation est une des plus considérables, elle se divise en treize tribus, et comprend 3,000,000.

La race mongole, la plus nombreuse du globe, facile à distinguer au teint olivâtre des individus, à leur visage plat, à leurs pommettes saillantes, à leurs yeux étroits et obliques, sur lesquels règne un filet très-mince de sourcils décrivant un arc, etc., a fourni, 1°. le rameau kalmouk. *Pallas* compare les femmes des Kalmouks aux peintures chinoises, à cause de la blancheur de leur teint, qui forme un contraste remarquable avec leurs cheveux d'un noir éclatant, et le filet noir de leurs sourcils. Ce peuple parcourt la vaste étendue des steppes pour nourrir ses troupeaux; on en compte 300,000. 2°. Les Mantchoux, les Tongouses et les Lamites, répandus jusqu'aux frontières de la Chine, au nombre de 80,000.

La race hyperboréenne, souche des peuples groupés autour du pôle, caractérisés par leur peau brune et leur corps trapu, qui rarement s'élève à cinq pieds. Tous ont la tête énorme, le nez écrasé; leurs cheveux sont noirs, plats et durs, leurs jambes courtes et grêles. Chez leurs femmes le flux menstruel n'a lieu qu'en très-petite quantité. Ce qu'il y a de plus singulier, et ce qui prouve en même-temps combien la nature est loin de se conformer à nos systèmes, c'est que sous le climat le plus froid de la terre leur fécondité est aussi prématurée que celle des femmes arabes; elles sont souvent mères dès l'âge de douze à treize ans. De cette branche est sorti le rameau samoïède, formant un total de 10,300. Outre ces principaux rameaux bien distincts en Russie, si l'on compte encore les tribus nomades de races incertaines, errant au nord et à l'est de la Sibérie au nombre de plus d'1,000,000; si l'on ajoute ensuite les Tures soumis, les Ar-

méniens et les tribus tcherkesses, on trouvera que la population totale de l'empire s'élevait déjà à 45,540,300 âmes au commencement du XIX^e^ siècle.

Cet exposé, établi sur les recherches de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, peut donner une idée de l'état actuel des peuples nombreux de l'empire. Comme physiologistes, nous les avons classés en races et en rameaux. Cette distribution est fondée sur les caractères invariables de la nature, et parfaitement indépendante des conventions humaines; mais les institutions politiques les rangent encore en plusieurs classes plus ou moins élevées; les institutions religieuses même les divisent encore d'une manière plus formelle : je ne ferai connaître ici que cette dernière division. Voici le tableau du nombre des sectateurs des divers cultes en Russie.

Chrétiens du rit grec : Russes, Grecs, Cosaques, Valaques	34,000,000.
Catholiques : Polonais, Lithuamiens, Allemands, Français	6,800,000.
Luthériens	1,400,000.
Protestans	28,000.
Hernhutes	9,000.
Mennonites	5,000.
Arméniens	48,000.
Juifs	500,000.
Mahométans	1,850,000.
Lamites	300,000.
Hindous, de la religion de Brama	300.
Adorateurs du feu	600,000.
TOTAL	45,540,300

Cette population, déjà si considérable à cette époque, s'accroît encore tous les jours, à mesure que, par les soins du gouvernement,

les anciens marais sont desséchés, de nombreux canaux percés dans toutes les directions, etc. Pour faire connaître dans quelle proportion ces progrès avaient lieu au commencement de ce siècle, je vais donner le tableau des six premières années.

ANNÉES.	POPULATION.
1800	33,159,860.
1801	34,043,357.
1802	34,893,828.
1803	35,134,177.
1804	36,043,483.
1806	41,253,483.

Ici se présente naturellement la question de longévité; est-elle aussi extraordinaire et aussi fréquente dans le nord qu'on la dit? Les exemples en sont-ils plus rares dans le midi? Pour traiter ce sujet avec l'exactitude mathématique qu'il réclame, il faut de nombreux matériaux, que les gouvernemens seuls peuvent communiquer, et qui me manquent. Je ne puis donc raisonner sur des faits assez étendus, j'oserai seulement placer ici quelques observations que j'ai faites pendant mes voyages dans le nord de l'Europe. Toutefois ce n'est pas uniquement des contrées septentrionales que nous viennent les exemples de haute longévité; les Antilles même, qui le croirait, nous ont envoyé les leurs. Les Caraïbes, dit-on, arrivent jusqu'à l'âge de cent cinquante ans. (Rochefort, Hist. des Ant.) Sous la zone torride, au centre de l'Afrique, certains voyageurs disent avoir vu des nègres d'un âge extraordinairement avancé. A Madère, dit-on, il ne meurt qu'un individu sur cinquante chaque année. Avant d'établir sur ces données des applications physiologiques relatives à l'influence des latitudes sur la durée de la vie humaine, il faut commencer par en vérifier l'authenticité. Où sont les registres d'état civil chez les Caraïbes et chez les nègres? Comment étaient-ils tenus il y a cinquante an

en Russie, et surtout dans les campagnes; car ce sont presque toujours des paysans qu'on a cités. De ces diverses considérations, il est naturel de conclure que la physiologie attend de nouveaux faits; mais, en général, on peut dire qu'un froid excessif comme une chaleur brûlante abrègent la vie de l'homme. L'existence des Esquimaux et des Samoïèdes est de peu de durée. On doit présumer, en considérant les agens conservateurs et destructeurs de la vie humaine, qu'une région tempérée, qu'une bonne constitution individuelle, qu'une situation dans la société également à l'abri de la misère et des soucis de l'ambition, que des exercices continuels et modérés, et qu'une sobriété constante, sont éminemment propres à prolonger la durée de la vie. Les peuples sauvages ne vivent pas plus long-temps que les peuples civilisés; au contraire, la misère dans laquelle la plupart croupissent leur permet rarement d'arriver au terme ordinaire de la vie. Dans le nord, les reflets éblouissans de la neige, la fumée épaisse qui remplit les huttes, les privent souvent de la vue. Tous les agens destructeurs les entourent, tantôt un jeûne sévère, tantôt une intempérance excessive, etc. Malgré les prétentions de quelques philosophes étrangers à la médecine, il est prouvé qu'ils sont souvent victimes de de tous les genres de maladies qu'on observe dans les pays plus civilisés. Les Tongouses, qui passent pour un des peuples les plus vigoureux, et qui connaissent peu de maladies, ne parviennent guère au-delà de soixante ans. On peut dire, en général, que les individus compris dans la race caucasique vivent le plus long-temps; viennent ensuite ceux de race mongole, et enfin ceux que la nature a le moins favorisés sont les peuples de race hyperboréenne.

CHAPITRE III.

Considérations morales.

On lit à l'article *topographie*, dans le Dictionnaire des sciences médicales : « que l'homme est ce que l'a fait son climat, qu'il en porte « l'empreinte ineffaçable ; que le climat est la base de tout, de la « manière d'être individuelle, de la religion, des mœurs, de la lé- « gislation, du gouvernement, etc. »

Comme je l'ai dit plusieurs fois, l'homme ne me paraît pas, comme le végétal, soumis d'une manière aussi absolue aux influences des lieux ; et si cette assertion est peu évidente dans l'enfance des sociétés, elle est d'une vérité bien sensible dans les différens degrés de la civilisation ; alors surtout, le climat n'est plus qu'*une* des causes modificatrices de l'homme, et les hautes institutions, telles que la religion et les lois, reconnaissent des principes moins matériels. Pour prouver que l'homme peut être, dans certaines circonstances, ce que l'a fait son intelligence, je me servirai des propres paroles de l'auteur de l'article cité : « Si l'on observe, dit-il plus loin, que partout « les nations suivent, dans leur manière d'être physique et morale, « les changemens topographiques qui surviennent dans leurs con- « trées, soit par l'effet de la civilisation, ou d'autres causes, telles « que défrichement de terrains incultes, destruction des forêts, apla- « nissement des montagnes, desséchement des marais, ouverture de « canaux, etc., il ne sera plus permis d'élever aucun doute sur la « dépendance entière dans laquelle on se trouve du climat. »

Ces réflexions son vraies et bien exprimées, la conséquence seule ne peut être admise : il est permis, au contraire, non-seulement d'élever des doutes sur cette dépendance, mais il est permis de dire que l'homme, ayant ainsi modifié son physique et son moral, en agissant sur des êtres matériels et intermédiaires, s'est rendu la cause pre-

mière de leurs influences, et que le climat n'est plus qu'un instrument entre ses mains puissantes. Je suis loin, dans cette manière de voir, de rejeter les effets des lieux; j'ai cherché à les observer, et je vais faire, en quelque sorte, leur part dans les productions des différences morales qu'on remarque dans le Nord, autant du moins que peuvent le permettre quelques notions puisées sur les lieux; mais auparavant j'ajouterai quelques mots sur la force physique, qu'on croit assez généralement plus développée dans les régions septentrionales que partout ailleurs. *Montesquieu* lui-même est tombé dans cette erreur : il attribue une grande supériorité de force physique aux peuples du Nord, et il en résulte pour eux, selon lui, plus de courage, plus de connaissance de leur supériorité, c'est-à-dire moins de désir de vengeance. Ces effets résultent, non du développement des forces corporelles, mais du peu d'excitation du climat pour éveiller les passions. Les latitudes du globe n'ont aucun rapport avec les forces musculaires; elles paraissent plutôt dépendre, comme l'a très-bien entrevu le génie d'*Hippocrate*, de la nature du sol, de son aspérité, des mœurs des habitans et de leurs lois. Οκοσοι μεν χωρην ορεινην τε οικουσοι, τρηχειην, και υψιλην, και ενυδρον.... ενταυθα εικος ειδεα μεγαλα ειναι, και προς το ταλαίπωρον, και ανδρειον ευ πεφυκοτα.... ουτως οι νομοι ουχ ηκιστα την ευψυχιην εργαζονται. (*De Aere*, 120, 118.)

C'est, en effet, dans les montagnes que nous trouverons la vigueur de la constitution, l'intrépidité de l'âme et la beauté des formes, comme on peut s'en assurer en parcourant les diverses chaînes de montagnes en Europe; c'est encore dans le Caucase et parmi les tribus tcherkesses qu'on retrouve le plus beau type de notre race; l'intrépidité et la vigueur des Écossais sont assez connues; nos Basques ne sont pas moins redoutables; les montagnards espagnols et les Liguriens formaient le *robur exercitûs* des troupes d'Annibal; la puissance romaine a échoué devant les Cantabres, et la force ottomane n'a jamais pu soumettre les Maniotes. Le froid, pour augmenter l'énergie des hommes, doit être modéré; s'il est excessif, il les détériore.

Revenons au moral de l'homme : *Hippocrate* ne le fait dépendre que secondairement de la nature du sol, il place en première ligne les caractères, qui diffèrent beaucoup; puis la terre, dont chacun tire ses alimens; puis les eaux. Μεγιστται μεν ουν εισιν αυται της φυσιος διαλλαγαι · επειτα δε και η χωρη, εν η αν τις τρεφεται, και τα υδατα. L'activité morale paraîtrait suivre en Europe une marche plus régulière dans ses diverses régions; mais il ne faut pas aller du midi au nord pour la voir augmenter; il ne faut pas non plus s'attendre à la voir se développer dans le sens inverse; elle domine surtout dans les parties occidentales de notre continent; depuis le Turc, indolent, vivant paisiblement sous un maître absolu, jusqu'au fier Anglais, toujours inquiet sur sa fortune et sur son gouvernement, on voit croître, avec la dignité de l'homme, tous les soucis de l'existence. Les mœurs, à Saint-Pétersbourg, se ressentent du voisinage de l'Orient : les premiers besoins de la vie n'y tourmentent pas la population, et, par cette raison peut-être, les crimes y sont en général moins nombreux que dans le reste de l'Europe. La peine de mort n'existe pas dans l'empire; le criminel est retranché de la société, dont il n'est plus digne d'être membre, et il est relégué dans un exil plus ou moins rigoureux, en raison du délit.

Montesquieu a été bien vrai en ne considérant que les passions, et ici ses observations sont d'une précision admirable; voici comme il s'exprime : « Vous trouverez dans les climats du nord des peuples « qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de « franchise; approchez-vous des pays du midi, vous croirez vous « éloigner de la morale même : des passions plus ou moins vives « multiplieront les crimes; chacun cherchera à prendre sur les au- « tres tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. » Il en résulte que, sous un ciel en apparence rigoureux, les propriétés négatives du climat tournent au profit des mœurs : ainsi les femmes, dans le nord, semblent vraiment destinées à parer la société; leurs passions y sont plus calmes; le climat, selon l'idée de *Montesquieu*, n'y viole pas la loi naturelle des êtres intelligens; une atmosphère

embrasée n'y allume pas l'incontinence; l'abrutissement de certaines classes ou l'abandon de tout principe de morale peuvent seuls en offrir quelques exemples.

« Les peuples du nord, dit M. *Virey*, ne connaissent de l'amour « ni ses fureurs, ni ses jalousies, ni même les attentions tendres et « délicates de la galanterie, mais seulement les besoins physiques. » Ces observations ont pu être vraisemblables pour un temps, mais aujourd'hui il est évident qu'elles sont dénuées de tout fondement; on peut avancer, au contraire, que les peuples du nord connaissent moins les besoins physiques de l'amour que ceux du midi, et l'on sait que nous tenons d'eux le culte des femmes. Si l'on objecte que dans la classe des serfs la pudeur naturelle y est peu en honneur, parce que les hommes et les femmes se baignent pêle-mêle sans la moindre honte; je répondrai que cette coutume elle-même, qui n'a jamais entraîné, que je sache, de grands désordres, prouve l'innocence d'un climat peu stimulant. C'est précisément le contraire à mesure qu'on s'avance vers le midi, on y trouve les mœurs d'autant plus pures que la clôture des femmes y est plus rigoureuse; et là où elle n'existe pas, on peut voir, dit *Montesquieu*, jusqu'à quel point les vices du climat, laissés dans une grande liberté, peuvent porter le désordre: c'est là que la nature a une force, et la pudeur une faiblesse qu'on ne peut comprendre. (Esprit des lois, livre 16, chapitre 10.)

On doit distinguer, dans les attentions continuelles de la galanterie et dans les fureurs jalouses de l'amour, l'expression des besoins physiques et l'expression du besoin d'aimer : plus les besoins physiques sont impérieux, plus l'empire des hommes sur les femmes s'exerce avec violence; mais plus ces passions se calment par les bienfaits du climat, plus le besoin d'aimer, amené par la civilisation, se fait sentir, et soumet l'homme puissant à l'empire d'un sexe faible.

CHAPITRE IV.

Considérations pathologiques,

On peut avancer, en thèse générale, que, dans le nord, et particulièrement à Saint-Pétersbourg, les maladies se dessinent très-fortement, et que le diagnostic en est en général assez facile. Le système nerveux vient moins souvent qu'ailleurs en troubler la marche, et y offrir ses formes insidieuses; d'où il résulte que le traitement devrait en être plus sûr. Les phlegmasies sont franches; les plus fréquentes sont celles de l'appareil musculaire et fibreux, puis celles des organes contenus dans la poitrine; mais ces dernières s'y montrent plus particulièrement à l'état aigu. L'hypochondrie, la manie, et la plupart des lésions morales n'y sont pas à beaucoup près aussi fréquentes qu'en Angleterre et qu'en France. L'explication qu'on en a donnée depuis long-temps paraît satisfaisante; il n'est que trop vrai que les commotions politiques agissent puissamment sur l'état des facultés intellectuelles chez les peuples très-civilisés. En outre, les inquiétudes d'un grand commerce, l'anxiété sans cesse excitée par des évènemens divers, agissent continuellement sur des esprits éminemment sensibles, et empoisonnent trop souvent les bienfaits de la civilisation. Les affections catarrhales y sont assez rares chez les hommes. Je ne crois pas en avoir été atteint une seule fois en Russie, pendant le cours de plusieurs années, et un catarrhe pulmonaire a été le premier tribut que j'ai payé en arivant à Paris. Mais la leucorrhée est une affection qui attaque un très-grand nombre de femmes à Saint-Pétersbourg; elle se présente si souvent dans la pratique, qu'on pourrait la regarder comme endémique dans cette ville, et déterminée par une cause constante. Une autre maladie qui sévit sur les deux sexes, mais plus particulièrement sur les hommes, et principalement sur ceux d'une classe aisée, c'est l'affection hémorrhoïdale. Les mé-

decins du pays la considèrent comme un véritable Protée. On entend parler d'hémorrhoïdes à Saint-Pétersbourg aussi fréquemment que de gastro-entérite à Paris. Presque toutes les maladies ayant leur siége dans l'une des trois grandes cavités de l'économie sont attribuées aux hémorrhoïdes, soit que simultanément elles s'annoncent par leurs symptômes ordinaires, soitqu'elles n'existent que d'une manière *latente*. Il faut avouer cependant qu'on les rencontre fréquemment dans la pratique. Peut-être pourrait-on leur attribuer en partie la rareté comparative des autres maladies, si le sang établit de préférence ses congestions sur les vaisseaux hémorrhoïdaux, lorsque le froid diminue l'action des vaisseaux capillaires. La phthisie, en effet, n'y est pas aussi fréquente que dans l'intérieur de la Russie : cela me paraît tenir aussi à la chaleur artificielle si bien entretenue dans les appartemens. Je n'ai pu voir cependant, sans être effrayé, une foule de jeunes personnes, dans les soirées d'hiver consacrées aux plaisirs de la danse, passer instantanément d'un lieu où la chaleur s'élevait quelquefois jusqu'à 20° + 0, à l'air extérieur, c'est-à-dire à un froid de 18° ou même 20° — 0 ; ce qui établissait une différence de près de 40° (*Réaumur*). Bien qu'il soit encore difficile de déterminer si les tubercules, préexistant constamment dans tous les cas de phthisie, déterminent plus facilement l'inflammation du parenchyme pulmonaire, ou si cette même inflammation donne naissance aux tubercules, et en active la fonte ; il n'en reste pas moins reçu que, dans les contrées où les inflammations des organes thoraciques sont fréquentes, là aussi la phthisie étend ses ravages. Cependant il résulte de l'observation que, malgré la plus grande intensité du froid, cette affection est plus rare à Saint-Pétersbourg qu'en Angleterre. Si l'organe respiratoire y est souvent et fortement excité, c'est presque toujours pendant un temps fort peu prolongé ; bientôt une atmosphère aussi élevée vient rétablir les fonctions de l'appareil cutané, et les organes contenus dans la poitrine, délivrés de ce surcroît d'action, rentrent heureusement à l'état normal. Si l'on ne considérait encore que les dfférences de température moyenne entre ces deux villes, Saint-

Pétersbourg et Londres, on trouverait qu'elle est bien plus grande dans la première, et qu'en conséquence la phthisie devrait s'y montrer plus souvent, puisqu'à Londres la température moyenne de l'hiver, étant de 4° + o, et celle de l'été de 17° + o, la différence n'est que de 13; tandis qu'à Saint-Pétersbourg la différence est de 27 degrés, la température moyenne de l'hiver y étant de 8° — o, et celle de l'été de 19° + o. L'expérience est bien loin de répondre à cette différence, et le raisonnement en donnerait une explication basée sur l'observation. Ce n'est pas l'intensité du froid qui détermine le plus souvent les nombreuses phlegmasies dont nos organes peuvent être frappés, lorsqu'une chaleur réparatrice rappelle tout à l'état normal; c'est plutôt son action prolongée, et surtout l'action simultanée d'une atmosphère chargée d'humidité. S'il est vrai que la disposition à l'induration chronique des poumons et à l'inflammation chronique de sa muqueuse dépend presque toujours de la faiblesse de la circulation capillaire et des suppressions prolongées des fonctions expiratoires de la peau, on avouera que le peuple russe entend parfaitement l'hygiène et la thérapeutique de ces affections, en usant si fréquemment des bains de vapeur. Il suit à la lettre le précepte de Celse : *Ei qui perfrixit, opus est in laconico primùm involuto sedere donec insudet, tum ungi, deinde lavari; cibum modicum, potiones meracas assumere.* (Corn. Celsi *lib.* 1, *cap.* 1.) Dès la plus haute antiquité, cette espèce de bains était en usage dans le nord, depuis le Caucase jusqu'à la mer baltique. Le Russe les regarde comme indispensables à son existence. Tous les samedis au moins la foule encombre ces établissemens; chaque individu y porte sa branche de bouleau, et tous s'en servent pour se frapper et s'exciter mutuellement la surface de la peau. Ils en sortent si dispos et si frais, qu'on serait tenté de croire ceux qui prétendent que Médée, en Thessalie, usait d'un moyen semblable pour rappeler, chez les vieillards décrépis, la vigueur et les charmes de la jeunesse. Nous savons combien, dans nos contrées, un simple bain d'eau froide excite une vive réaction après en être sorti; avec quelle vivacité ne doit-elle pas s'exécuter

chez le Russe, qui passe nu d'un froid violent dans un milieu fortement échauffé, et tenant en suspension une énorme quantité de vapeurs.

Les pneumonies s'y développent cependant quelquefois avec une intensité extraordinaire; la marche des symptômes est rapide, et la terminaison a lieu promptement par le retour à la santé ou par la mort. Lorsqu'une réaction faible succède à l'action trop forte du froid sur l'économie, on conçoit que le parenchyme pulmonaire puisse rester engorgé dans une étendue considérable, et de manière à déterminer des symptômes redoutables; il nous paraît physiologique de les attribuer à l'action du froid, bien qu'en général on puisse dire, en Russie comme ailleurs, que les causes des maladies ne forment pas toujours la partie la plus claire de leur histoire. Les terminaisons, rarement funestes, ne portent pas à croire que la suppuration survienne plus souvent dans le nord, à la suite des pneumonies, que dans les autres contrées.

Les maladies offrant le caractère asthénique y sont assez fréquentes, surtout dans les lieux un peu humides, et qu'on doit regarder comme éminemment favorables à leur développement; je ne parlerai ici que des scrofules, endémiques en Russie : il n'est pas rare de rencontrer dans la société, à Saint-Pétersbourg, des individus portant des cicatrices de ganglites tuberculeuses; mais, dans le nombre de ceux qui en sont affectés, beaucoup sont étrangers. Ici se présente une observation remarquable, et dont il est facile de se rendre compte : on sait qu'en Hollande et en Angleterre les scrofules sont en quelque sorte endémiques; on sait encore que les individus étrangers à ces contrées en sont plus particulièrement affectés, surtout s'ils sont nés dans un pays chaud. *Samuel Cooper* a observé que presque tous les enfans transportés des Indes en Angleterre en étaient attaqués : eh bien, j'ai remarqué qu'en Russie, les enfans italiens ou français disposés aux scrofules étaient en proie aux symptômes les plus graves de cette affection, et que presque toutes les médications n'y apportaient aucun changement.

Les femmes étrangères, dont la constitution a plus de rapport avec l'enfance, supportent moins bien que les hommes les effets du climat ; leurs couches y sont quelquefois très-pénibles, et l'existence des nouveau-nés d'une grande fragilité.

La nourriture des gens du pays ne paraît pas devoir occasionner beaucoup de maladies; je parle des paysans, car les nobles ne se livrent que trop souvent à de nombreux excès de table : l'aliment ordinaire du peuple est le *cacha*, qui se prépare avec l'orge, le blé sarrazin et l'avoine, concassés et mis en gruau ; le *cacha* des personnes aisées ne se prépare guère qu'avec le millet, qu'on lave préalablement, et qu'on fait crever dans l'eau pour en faire une bouillie. Les Russes mangent une quantité immense de champignons, et qui ne sont jamais malfaisans : M. *Cadet de Gassicourt* prétend que c'est parce qu'ils les font mariner ou sécher ; mais cela ne se fait pas toujours. On a dit sottement que cela tenait à l'estomac des Russes, dont la sensibilité était comme engourdie par le froid. On sent assez l'absurdité de cette assertion : j'en ai mangé moi-même fréquemment, et de toutes les sortes, sans danger. C'est tout simplement parce que, dans le nord de la Russie, ils n'ont pas de propriétés vénéneuses.

L'unique boisson des paysans est le *kwas*, boisson acidule fermentée, dont *Sanchez* a recommandé l'usage dans la période d'acuité des maladies inflammatoires : pour le préparer, il faut délayer la farine de seigle dans l'eau, y ajouter un dixième de seigle germé, et placer le tout dans un four; on y mêle une grande quantité d'eau froide, on décante et on laisse fermenter ; on y ajoute quelquefois un peu de menthe pour aromatiser. Je reviens aux maladies.

Les affections que l'on observe le plus souvent en hiver sont les fièvres inflammatoires, dites de *refroidissement* par les personnes du pays. Le plus grand nombre offre l'appareil fébrile sans affection locale appréciable et sans point de départ évident. C'est comme un état phegmasique général; le traitement adoucissant le plus simple réussit dans le plus grand nombre des cas. Cependant il s'y joint parfois des symptômes d'affection bilieuse et même adynamique. Dans le

premier cas, si tout annonce l'existence de saburres dans les premières voies, on emploie avec succès les évacuans pour en débarrasser l'économie; si rien n'indique cette surcharge du canal alimentaire, et que cependant l'affection bilieuse prédomine, on suit le précepte que *Selle* a consigné dans sa pyrétologie, on cherche encore à évacuer. L'expérience ne tend pas à faire regarder cette médication comme absurde, car alors il y a toujours modification vicieuse dans les fonctions de l'appareil sécréteur de la bile, ou ce fluide existe dans les premières voies, et on l'expulse; ou celles-ci en étant libres, les autres appareils de l'économie en sont infectés; et alors, comme l'a remarqué M. le professeur *Récamier*, les purgatifs, en stimulant le système biliaire, le forcent à résorber ce fluide étranger aux autres organes et à le livrer aux voies digestives. L'état adynamique succède rarement aux fièvres inflammatoires; on cherche à le combattre par les toniques. On remarque encore pendant cette saison une grande intensité dans les douleurs rhumatismales et arthritiques. La goutte, les affections organiques abdominales, quelques inflammations catarrhales, l'asthme, la coqueluche, les angines, la phthisie, le croup, l'hémoptisie et les congestions cérébrales sont assez fréquentes et marchent avec une rapidité effrayante; des constipations opiniâtres fatiguent beaucoup les malades dans tous les temps de l'année, mais plus particulièrement en hiver. Je ne sais si l'eau limpide de la Néva, presque entièrement privée de sels, pourrait y contribuer.

Au printemps on voit paraître des ophthalmies plus ou moins rebelles; beaucoup de fièvres éruptives attaquent les jeune gens et les adultes : les érysipèles, les anthrax même, les compliquent quelquefois. Les pneumonies sont encore assez fréquentes.

Les chaleurs excessives de l'été amènent quelquefois à leur suite des dartres, des dysenteries, quelques fièvres intermittentes, mais surtout des affections caractérisées par l'ataxie, et dans lesquelles le désordre et l'anomalie des symptômes frappent moins le praticien que l'imminence du danger.

On voit reparaître en automne quelques affections catarrhales, plus rarement des inflammations parenchymateuses. Des apoplexies sévissent quelquefois sur les vieillards.

Les maladies qui ont régné plus particulièrement en 1825, sont, en suivant à peu près la marche des saisons, les hémorrhagies utérines, les couches prématurées, les coqueluches, les dartres, les pneumonies, les apoplexies, la goutte et l'ictère. En 1826, on a surtout remarqué des pneumonies, des fièvres bilieuses, des entérites, des érysipèles, des dartres, des palpitations nerveuses, des fièvres inflammatoires, des rhumatismes et des congestions cérébrales. Au Commencement de 1827, les congestions cérébrales ont reparu avec une fréquence remarquable; les fièvres exanthématiques et essentielles étaient fortement prononcées.

FIN.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

Α'.

Του δε χειμῶνος πλευριτιδες, περιπνευμονιαι, κόρυζαι, βράγχοι, βῆχες, πονοι στηθέων, και πλευρέων, και οσφύος, και κεφαλαλγίαι, ιλιγγοι, και αποπληξίαι. (*Sect.* 3, *aph.* 23.)

Β'.

Το ψυχρὸν πολέμιον ὀστέοισιν, ὀδουσι, νεύροισιν, ἐγκεφάλῳ, νωτιαίῳ μυελῷ, το δε θερμὸν, ὠφέλιμον. (*Sect.* 5, *aph.* 18.)

Γ.

Τὰ ψυχρὰ, οἷον χιὼν, ἢ χρύσταλλος, στήθεϊ πολεμια, βηχέων, κινητικὰ, αἱμορῤῥοικὰ, καταῤῥοικὰ. (*Ibid.*, *aph.* 24.)

Δ'.

Τὰ ποδαγρικὰ πάθεα, και τὰ μανικὰ, του ἦρος και του φθινοπώρου κινεεται. (*Sect.* 6, *aph.* 55.)

Ε'.

Εν τοῖσιν ὀξέσι νουσήμασι ψύξις τῶν ἀκρωτηρίων, κακόν. (*Sect.* 7, *aph.* 1.)

ς.

Επὶ ἱδρῶτι φρίκη, οὐ χρηστόν. (*Ibid.*, *aph.* 4.)